

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNÉS.

Almanach Français.

Dimanche 21 (1794). — Combat de Clermont, par le général Legrand, contre les Autrichiens.

(1794) — Combat de Cairo, par le général Dumberion, contre les Autrichiens.

La Louise Marie est attendue au premier jour du Havre

MONTEVIDEO.

20 Septembre 1845.

(Extrait du Défenseur de l'Independencia Americana.)

(Traduction)

DOCUMENT OFFICIEL.

Vivent les défenseurs des lois!

Meurent les sauvages unitaires!

LE POUVOIR EXECUTIF DE LA REPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

(Suite et fin.)

Nous avons lieu de croire aussi que l'Europe ne restera pas indifférente aux affaires de la Plata. L'Europe a reconnu l'indépendance de l'Amérique pour le bien général et non pour le profit particulier de la France et de l'Angleterre. Les autres nations européennes verront que ces deux dernières sont déjà trop puissantes pour oser pencher la balance en leur faveur par ce poids immense.

L'Espagne réconciliée avec l'Amérique qui formait une partie à sa vaste monarchie, entretient depuis quelque temps avec la République des relations amicales d'où ressort un bien commun pour les deux nations. Le Pouvoir Exécutif agira convenablement en faisant un bon accueil à l'envoyé espagnol dont on attend chaque jour l'arrivée. La nation espagnole dont nous sommes les descendants ne peuvent avoir que de bienveillantes sympathies pour l'heureux sort de la République. On doit supposer que le judicieux gouvernement espagnol verra avec déplaisir la race de ses descendants prête de se perdre entre les autres nombreuses races européennes.

Les épreuves et les dangers de la nouvelle lutte à laquelle on provoque la République sont énormes, mais le courage et la constance de ses fils pour supporter les maux par lesquels on croit les vaincre, seront encore plus grands.

La destinée d'un monde dépend de la solution du problème que les agents et commandants français et anglais ont posé aux provinces de la Plata.

Dans cette crise solennelle, le Pouvoir Exécutif fera sans doute son devoir. La représentation nationale ne manquera ni à la patrie, ni à l'Amérique, ni à ses citoyens.

Salle des sessions, district del Peñarol, 6 de septembre de 1845.

Carlos ANAYA président.

Miguel A BERRO, secrétaire.

Vivent les défenseurs des lois!

Meurent les sauvages unitaires!

Le colonel commandant général des départements de la Colonia et de Soriano.

Bivouac de la Caballada, septembre 3 de 1845.

A l'Eme président de la République et général en chef de l'armée, brigadier général D. Manuel Oribe.

Excellence :

Par le bulletin que j'eus l'honneur de vous adresser le 31 du mois passé, V. E. se rappellera qu'à neuf heures moins un quart du matin de ce jour, l'escadre anglo-française combinée à celle des sauvages unitaires avait rompu une forte canonade dirigée sur la ville de la Colonia. Il n'était alors resté dans la ville qu'une demi-compagnie de chasseurs du Colla sous les ordres du sous-lieutenant Miguel Echarte et quelques cavaliers qui entraînés par leur valeur s'étaient introduits dans la ville et excitaient la lâcheté des sauvages unitaires et de leurs dignes alliés. Le reste de la force sous mes ordres occupait la côte de la Plata depuis l'anse du Caño jusqu'au port de Sauce, non-seulement pour s'opposer au débarquement que l'ennemi aurait pu tenter sur la côte mais encore pour soutenir trois pièces d'artillerie dont deux de 18 et une de 12 que l'on avait élevé en batterie sur les points les plus avantageux pour battre l'escadre alliée. Les gardes nationaux de la Colonia et de Soriano, et la compagnie garde argentine, souffrirent pendant quatre heures la forte canonade de trente et une embarcations de guerre anglaise et française ainsi que celle des douze bâtiments des sauvages unitaires. Le feu de ceux-ci et de ceux-là était sans précision, ce que j'attribue au feu bien nourri de nos trois pièces d'artillerie qui leurs causa de grandes pertes. J'avais déjà donné l'ordre au sous-lieutenant Echarte d'évacuer la ville ou restèrent seulement le sergent Talacha et quatre chasseurs. Les Français et les Anglais qui paraissaient n'avoir d'autre but que la ruine complète de la Colonia, y avaient déjà brûlé et détruit la plus grande partie des maisons.

C'est alors que débarquèrent les étrangers et les sauvages unitaires, et au milieu de l'incendie et des ruines que le feu de leur artillerie avait causé; on put voir le drapeau que deshonorait les misérables unitaires auprès du pavillon français et anglais. Le sergent Telecha et ses quatre chasseurs ne trouvant plus aucun abri en ville contre l'énorme quantité de projectiles que vomissaient les escadres sur la Colonia, se replia sur la ligne extérieure une heure avant que les troupes ennemies n'effectuassent le débarquement.

Ainsi les forces maritimes de France et d'Angleterre alliées à celle des sauvages unitaires ont canonné la Colonia où il n'y avait plus un seul soldat de garnison.

—Une demi heure après le débarquement des ennemis, une colonne forte de deux cents hommes osa sortir à deux ou trois cuadrés de la ville, elle fut vivement repoussée par trente gardes nationaux de Las Vacas, une compagnie de la garde argentine et l'escadron Servando qui la chargèrent malgré le feu vif d'artillerie des navires anglais et français mouillés dans la baie. L'ennemi éprouva une perte considérable, nous n'eûmes à déplorer que la perte d'un seul soldat qui

appartenait au corps des gardes nationales sous les ordres du sous-lieutenant Echabarria. Les orgueilleux étrangers qui eurent la hardiesse de nous faire l'intimité de nous rendre à discrétion n'eurent pas honte de canonner pendant 4 heures une population inoffensive sans avoir le courage de débarquer ni de tenter de nous prendre les trois pièces d'artillerie qui n'étaient qu'à une demi portée de canon de leurs bâtiments. Ils eurent la lâcheté de laisser leurs troupes incendier quelques maisons, et de les encourager au pillage de la ville après qu'ils en eurent pris possession.

Depuis ce jour les sauvages unitaires restèrent étroitement assiégés et hier encore ils incendièrent quelques maisons de la ville et détruisirent celles du dehors qui étaient sous le feu de l'artillerie des bâtiments anglais et français et des canons que ceux-ci leurs ont donné pour armer les fortifications dont ils ont eu devoir entourer la Colonia.

Toutes ces maisons appartiennent à des étrangers neutres Français et Anglais qui doivent ainsi la perte de leurs intérêts aux forces de la France et de l'Angleterre qui viennent ainsi la même allomée répandre les principes de l'humanité et de la civilisation.

Que Dieu vous garde beaucoup d'années.

JAIMÉ MONTORO.

Les lâches marins d'Angleterre et de France qui sont malheureusement venus au Rio de la Plata, ont été chargés par leurs ministres d'exécuter des plans atroces de dévastation, et dans l'accomplissement de leur noire mission, ils n'ont épargné aucun moyen de se couvrir d'infamie en commettant des actes de bassesse et de brutalité, toutes les fois qu'ils ont pu le faire impunément.

Après avoir souillé les superbes drapeaux qui flottent sur la tête humiliée de Lainé et d'Inglefield devant la Colonia, par la honte de presider l'attaque contre des murs sans défense, contre une ville abandonnée par ses heureux habitants et surtout contre une vingtaine d'illustres soldats américains et de gardes nationaux, et ne dédaignant pas d'unir les couleurs de deux puissantes nations de l'Europe, au vil et dégoutant chiffon du pirate Garibaldi et des autres étrangers armés par l'autorité intrusive des sauvages unitaires à Montevideo; l'escadre anglo-française s'est livrée à des actes de piraterie en visitant les bâtiments neutres, afin d'emprisonner les familles qui évacuaient la Colonia pour fuir ces conquérants. Ils ont visité plusieurs navires, entr'autres la goelette de guerre sarda qui transportait à Buenos-Ayres plusieurs familles, en partie de cette nation, et celle du général Lavalleja, qui s'est embarquée sur cette goelette croyant être respectée.

Le plan des ministres, ridiculement pacificateurs, était d'écrire en France et en Angleterre que les familles retournaient à leurs foyers, de leur plein gré et non par la force, non prisonnières, comme elles l'ont été de fait. Ils avaient également la stupide idée que possédant un des points de la côte, tous nos braves campagnards se réuniraient à eux, et cette basse et stupide invention est sortie de la bouche immonde des traîtres avilis, renégats, sauvages unitaires.

Les marins français ont visité devant Martin Garcia tous les navires qui ont passé par là, et ils en ont extrait les passagers qu'ils ont transportés à la Colonia comme un simulacre de sympathie et d'adhésion de la part de ces passagers. Ils n'ont pas épargné la goélette sarde qui portait ses nationaux et une famille du pays. Les sauvages unitaires disent hautement, pour corroborer sans doute ce que les habiles ministres de France et d'Angleterre écriront à leur gouvernement!... et ils mentent, au nom, avec connaissance et sous la tutelle de ces messieurs, sur l'asile que les susdites familles auraient cherché dans l'île de San Gabriel, où il n'y a jamais eu que celles qui ont été emprisonnées par les Français et les Anglais, pour les condamner à rester par force à la Colonia, dans l'intention misérable de ne point paraître, comme cela arrive en effet, profondément abhorrés, haïs par la nation orientale et condamnés, repoussés par la justice universelle qui, enfin, n'a pu s'empêcher de se prononcer en faveur de la cause glorieuse de notre indépendance, de la liberté et de l'honneur de l'Amérique.

(Idem.)

INDE ET CHINE.

L'intérêt principal des nouvelles apportées par la maille de mai se concentre encore cette fois sur les événements dont le royaume de Lahore est le théâtre et dont le radja Goulab-Singh est encore le héros.

On se rappelle sans doute le cruel expédient au moyen duquel ce prince sikh rentra en possession d'une somme d'argent qu'il avait payée aux délégués des troupes expédiées contre lui de Lahore. On sait que depuis la trahison à l'aide de laquelle il mit à mort les porteurs de la contribution qu'il avait lui-même livrée, il attaqua le camp de l'armée d'expédition, et, après y avoir répandu la terreur en massacrant quelques centaines d'hommes, il se mit à négocier avec les soldats.

Le succès a été si grand que le radja Goulab a pu se présenter lui-même aux troupes qu'il a gagnées à sa cause. Parmi ces troupes, on cite en première ligne les bataillons connus sous le nom des bataillons d'Avitabile, parce qu'ils ont été organisés et disciplinés par ce général (ancien officier de l'armée napoléonienne de Murat), c'est à dire l'élite même de l'armée sikh.

Le radja leur déclara qu'il était prêt à se rendre à Lahore, sous leur escorte, pour s'entendre avec la rani, mère du roi Danlip-Singh, et régente pendant sa minorité; pourvu qu'ils se garantissent sa sûreté personnelle et qu'ils lui laissent la faculté de se retirer dans le cas où il ne parviendrait pas à s'entendre avec la régente. Les soldats lui firent serment de le protéger, et ils se mirent tous en route pour Lahore. De nouveaux déserteurs grossirent cette escorte, qui fut bientôt portée à 17,000 hommes.

Arrivé près de Lahore, Goulab campa avec son armée sur la rive nord du fleuve Ravi. — Le sirdar Djo-

wahir-Singh, frère de la reine-mère et son premier ministre, lui envoya plusieurs messages pour l'engager à venir à Lahore. Les troupes de Goulab, redoutant quelque perfidie, ne laissent pas leur chef s'éloigner. On croyait déjà à Lahore que les deux armées, celles de Goulab et de Djowahir, séparées seulement par le fleuve, en viendraient aux mains; les habitants cachaient leurs effets, et fermaient les boutiques, lorsqu'un corps de cavalerie de l'armée de Djowahir passa inopinément la rivière et vint se ranger sous les drapeaux de Goulab.

Toute lutte devenait impossible. Bientôt le radja Goulab, monté sur un éléphant et escorté des députations de tous les régiments de Lahore, qui, à leur tour, ont juré de veiller à sa sûreté, fit son entrée à Lahore le 8 mars, et vint s'installer dans le palais de l'ancien maharadja (grand roi) de Lahore, Noh-Nehal-Singh; il y reçut des présents de la reine-régente et fut invité par elle à se rendre au grand darbar, ou cour, dans une séance solennelle à laquelle assistait le roi mineur.

On croit que Goulab va être créé visir du royaume, et qu'ainsi tout le pouvoir exercé par Djowahir passera entre ses mains. Ceci fait redouter aux amis de Goulab, que malgré le serment prêté en présence de la reine, il ne tombe victime de quelque guet-apens que lui ménageront ses anciens adversaires. Quoi qu'il en soit, les agents de la compagnie des Indes se montrent désolés de cette réconciliation. Elle dérange les plans d'envahissement du Lahore prévus pour l'année prochaine par sir Charles Napier.

(Constitutionnel.)



et MOUVEMENT DU PORT.

ARRIVAGES.

Entrées du 20.

Colonia, en 2 jours, payeboat argentin *Gil Blas* consigné à Grainwall et comp. avec 0 pipes suif, 5 demi pipes porc, 108 cuirs de bœufs secs, 14 morceaux de suif en rame.

Colonia en un jour, baleinière nationale *Angelita*, cap. Augustin, de Negro, con. à ordae, avec charbon 43 courbes, 8 moyeux, 19 jantes.

(Traduction.)

Le chef de police m'a donné l'ordre de vous envoyer l'avis ci-joint de la Junta d'Hygiène publique, pour qu'il soit publié dans le *Patriote Français*, autant de jours que l'avis de M. Martin Rose a paru.

Montevideo, le 10 septembre 1845.

(Le commissaire de service,
Santiago MENDOZA.)

Au Propriétaire responsable du *Patriote Français*,
Jh. Reynaud.

TEXTUEL.

AVIS OFFICIEL.

La Junta de Hygiène de cet Etat fait savoir au public que l'avis inséré dans le *Patriote Français* le 4 du courant N.º 952 sur les consultations et médicaments de M. Martin Rose ne doit pas aucunement mériter la confiance et le crédit, parce que Martin Rose n'est pas professeur de cette science reconnu dans cet pays ni dans un autre; de plus il ne peut avoir fait les études que cette profession demande, des qu'il a encore seulement pratiqué son métier de tailleur.

Gabriel MENDOZA,
Vocal secret.

AVIS DU CAPITAINE DU PORT.

Un abus général s'est introduit dans la vente des navires, et dans le changement des

pavillons étrangers en orientaux. Il faut que cet abus disparaisse afin que les ordonnances sur ces cas, ne soient point frustrées.

Conséquemment les intéressés sont prevenus que le bureau n'acceptera aucun document sur la vente en nationalisation quelconque de navires, sans une autorisation préalable du capitaine du port, afin que ce dernier puisse faire ce qui est prescrit par les ordonnances maritimes et par les résolutions de l'autorité. Sans cette formalité, les intéressés ne pourront prendre le permis respectif au bureau du timbre.

AVIS DIVERS.

AU BARATILLO.

Graisse de porc, à 2 reaux la livre, 4 piastres 400 réis l'arrobe, rue du 25 août n. 165

A VEDRE.

Les personnes qui voudraient acheter l'ouvrage complet des Mystères de Paris, pourrout s'adresser chez Laguardère, relieur, rue de Solis, ou au bureau du "Patriote."

Le sieur Fériet, cuisinier à bord de la frégate française *L'AFRICAIN*, avant son départ pour France qui doit s'effectuer incessamment, désire pour sa satisfaction et pour celle de ses amis, donner connaissance qu'il n'a été consigné à bord de ladite frégate que par suite de la demande de son débarquement et non pour cause d'avoir abusé ni trompé la coiffée, ni avoir manqué de probité envers M. l'amiral Lainé qu'il avait l'honneur de servir.

AVIS.

On prévient les personnes qui auraient des comptes avec le sieur Claude Roy, bijoutier, lequel a disparu de cette ville, qu'ils aient à se présenter chez François Roustan, nommé par M. le chancelier, gerant le consul général de France, pour liquider les affaires dudit sieur Roy.

S'adresser rue du Cerro, nº 171, pres la place de la Police.

Une nourrice jeune et saine venant de perdre son nouveau-né, désirerait se placer. S'adresser, rue de la Convention, nº 41.

A LOUER:

Une esquine à l'angle des rues de Colon et de Buenos-Ayres. S'adresser rue de Colon nº 180 où il y a plusieurs pièces à louer pour hommes seuls.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD:

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS.